Krünitz.

Schrieb eine Dissertation de matrimonio multorum morborum remedio.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN

Joh. Georg Krünitz.

geb.
Gest. zu Berlin, 20. Oktob. 1796.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

D. IOHANN GEORG KRÜNIZ
Wagner Effigiem del.
J.C. Krüger sc.

STAATS
BIBLIOTHEK
BERLIN

Krünitz an Formey.

Berlin, 23. Dez. 1761.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Monsieur.

A peine j'ai rendu a cette heure la Gazette Salutaire & le Journal Etranger, avec plusieurs remercimens, j'ose Vous prier très-humblement les Tomes du Nouvelliste Oeconomique & Litteraire, que Vous avés promis très-gracieusement, comme aussi la Suite de la Gazette Salutaire, & du Journal Etranger, & les Journaux, qui sont rentrés après avoir fait la Tour.

En même temps j'ai l'honneur, de Vous souhaiter des abymes de mon coeur le plus fortuné changement de l'année, & prie Dieu, qu'il Vous conserve la plus parfaite santé, & Vous et Votre très-honorée famille comble de ses plus precieux Dons.

Quant a moi, je reste jusqu'au dernier jour de ma vie, avec la plus devouée reconnoissance, & le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble & très-obeissant Serviteur,

J. G. Krünitz

à Berlin,
le 23 Dec. 61.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Monsieur.

A peine j'ai rendu a cette heure la Gazette Salutaire & le Journal Etranger, avec plusieurs remercimens, j'ose Vous prier très-humblement les Tomes du Nouvelliste Oeconomique & Litteraire, que Vous avés promis très-gracieusement, comme aussi la Suite de la Gazette Salutaire, & du Journal Etranger, & les Journaux, qui sont rentrés après avoir fait la Tour.

En même temps j'ai l'honneur, de Vous souhaitter des abymes de mon coeur le plus fortuné changement de l'année, & prie Dieu, qu'il Vous conserve la plus parfaite Santé, & Vous et Votre très-honorée famille comble de ses plus precieux Dons.

Quant a moi, je reste jusqu'au dernier jour de ma vie, avec la plus devouée reconnoissance, & le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble & très-obeissant Serviteur,

J. G. Krünitz

à Berlin,
le 23 Dec. 61.

Pour

Monsieur le Professeur,

Formeij?

Krünitz.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN

1761.

Monsieur.

Que Vous avez la grace, de m'accabler des faveurs et complaisances continuez, non seulement en m'accordant les livres et Journaux, tirez de Votre Bibliotheque le mieux choisie, mais aussi en empruntant pour moi des pièces, hors des collections des autres Amis! Cette derniere grace, que j'ai la liberté d'accepter de Vous, c'est qui me fait rougir, & qui m'inspire la plus grande veneration de Votre character, si precieux aux yeux de ceux, qui ont l'honneur d'être connus, et aimés de Vous.

Vous avez eu la bonté d'ecrire a moi: « Je suis ravi de pouvoir continuer le petit service, que Vous demandez de moi » Quelle complaisance, qui se ne trouve auprès des Scavans, s'ils ne soient des Chrétiens. Deux Vües, pourquoi je Vous adore.

A present je n'ai qu'après Vous avoir rendu le Tome V des Commentaires de l'Institut de Boulogne, une Volume de la Bibliotheque des Sciences, et du Journal des Scavans, avec la plus grande reconnoissance, de Vous prier très-humblement, d'ajouter la faveur, pour assouper le Professeur du Mercure de France, s'il arriveroit, que je retienne les 26 Volumes, (que j'attends à cette heure,) trop longtemps, qu'il ne le souhait; mais j'espere d'avoir la permission de les avoir trois ou quatre mois chez moi. Au cas contraire j'attends Vos Commandemens.

Je reste infinement en Vos dettes, et j'ai l'honneur d'être avec la plus possible reconnoissance et respect,

Monsieur,

Votre très-devoué et très-obeissant Serviteur,

Krünitz.

Berlin
ce 26 Janv. 61.

L. S.

Infatigable dans des travaux d'erudition les plus sublimes, utiles au monde, & dignes de Votre illustre nom; ré, pour faire bien-heureux les hommes, Vous restez, Monsieur, de plus en plus respectable, & elevé au dessus de la portée de ma reconnoissance & admiration. Non seulement Vous me comblez en privé avec des complaisances très estimées, mais Vous m'avez fait aussi publiquement l'honneur tout-recemment dans Vos Annales Typographiques, pleins d'une vaste erudition, d'un eloge, qui m'animera, de n'etre pas pleinement indigne de Votre faveur et aveu.

A laudatis Viris laudari non ultima laus est.

L'approbation, que Vous m'accorderez, sera ma gloire, & le but de mes occupations.

Je prie Dieu, qu'il Vous conserve encore plusieurs années en prosperité la plus parfaite!

Krünitz.

Viro Summe reverendo, excellentissimo,

D.

Sam. Formey,

S. D. S.

Jo. Ge. Krünitz.

Reddo Tibi, Vir humanissime, Commentariorum Petropolitanorum Volumina duo, nec non Novellarum Salutarium folia, quae benevole mihi commodaveras. Expecto iam mihi, nisi Tibi molestum fuerit, Novellarum earundem, Anni 1765, No. 20 – 24, et inde a No. 47, usque ad finem anni. Vale, Tuique nominis studiosissimo porro fave. Dab. e Museo, d. 13 Febr. 1766.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Pour

Monsieur le Professeur

Krünitz.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN

Monsieur.

J'ai l'honneur de Vous rendre très-humblement les 2 premiers Tomes des Memoires de l'Acad. de Turin, & quelques feuilles de la Gazette Salutare, & attends de Votre grace, à laquelle je suis deja depuis longtems incorporé,

le XIme tome des Memoires de l'Acad. de Petersbourg,
et la Gazette Salut. Année 1769, No. I–IV, inclus.
& dès No. IX.

Je suis très-malheureux, de n'avoir pas des occasions, pour pouvoir reellement demontrer, avec quel profond respect & devouement inalterable j'ây l'honneur, d'être

Monsieur

très-humble & très obeissant
Serviteur,

Ce 22 Août, 69.

Krünitz.

Pour

Monsieur le Professeur

Formey.

Krüniz.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Monsieur.

J'ai l'honneur de rendre les feuilles de la Gazette Salut.
avec tout remerciment, & de prier de Votre grace accoutumée,
la Suite de ladite Gazette Salut.
& le Tome XVI des Comentarii Novi Acad. Petropolit.

Je n'ai pas seulement l'honeur, de me nommer, mais c'est sera
aussi le plus grand bonheur pour moi, de pouvoir etre reelle-
ment,

Monsieur

ce 16 Sept. 74.

Votre très- devoué & très-
obeissant Serviteur,
Krüniz.

A Monsieur
le Conseiller privé
Formey.

Krünitz an Formey.

Halle, 10. April 1781.

Nernst.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

[illegible] und Hochgelehrter Herr,

Insonders höchst zu verehrender Herr geheimer Rath,

Höchst geschätzter Gönner.

Der Tag, welchen Ew. Hochwürden zu sehen wünschten; der Tag, an welchem Dieselben Ihr geistliches Amts-Jubiläum durch eine Predigt voll patriarchalischen Eifers für die Ehre Gottes und unserer heiligsten Religion, und voll jugendlich blühender Reitze der Beredsamkeit, feyern werden; dieser Ihnen selbst, Ihrer Familie, Ihrer Nation, der Republik der Gelehrten, und allen Rechtschaffenen, die Sie auch nur dem Nahmen nach kennen, so merkwürdige Tag, nähert sich; und auch ich bewillkomme ihn mit aufrichtigster Theilnehmung an der heiligen Freude, zu welcher diese von Gott Ihnen wiederfahrne Wohlthat Ihr rechtschaffenes Herz dahin reißt. Erlauben Sie, mein Verehrungswürdigster! den ich von meinen Jugendjahren an zu kennen, u. hernach auch als meinen, in vielerley Beweisen der unschätzbarsten Gewogenheit und nützlichsten Gefälligkeiten unermüdeten Gönner zu verehren das Glück habe; erlauben Sie mir, daß Ihnen hierdurch schriftlich meine Gesinnungen an den Tag legen darf, da meine Gesundheits-Umstände nicht gestatten,

Ihnen

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Hochwürdiger und Hochgelehrter Herr,
Insonders höchst zu verehrender Herr geheimer Rath,
Höchst geschätzter Gönner.

Der Tag, welchen Eu. Hochwürden zu sehen wünschten; der Tag, an welchem Dieselben Ihr geistliches Amts-Jubiläum durch eine Predigt voll patriarchalischen Eifers für die Ehre Gottes und unserer heiligsten Religion, und voll jugendlich blühender Reitze der Beredsamkeit, feyern werden; dieser Ihnen selbst, Ihrer Familie, Ihrer Nation, der Republik der Gelehrten, und allen Rechtschaffenen, die Sie auch nur dem Nahmen nach kennen, so merkwürdige Tag, nähert sich; und auch ich bewillkomme ihn mit aufrichtigster Theilnehmung an der heiligen Freude, zu welcher diese von Gott Ihnen wiederfahrne Wohlthat Ihr rechtschaffenes Herz dahin reißt. Erlauben Sie, mein Verehrungswürdigster! den ich von meinen Jugendjahren an zu kennen, u. hernach auch als meinen, in vielerley Beweisen der unschätzbarsten Gewogenheit und nützlichsten Gefälligkeiten unermüdeten Gönner zu verehren das Glück habe; erlauben Sie mir, daß Ihnen hierdurch schriftlich meine Gesinnungen an den Tag legen darf, da meine Gesundheits-Umstände nicht gestatten,

Ihnen

Ihnen in dieser Absicht persönlich aufzuwarten, u. mich durch die Menge derer, die Ihnen bey dieser Gelegenheit von Herzen ihre Hochachtung und Schuldigkeit beweisen, (zum Theil auch wohl nur der Etiquette u. des Ceremoniels wegen ~~ihr~~ die Cour machen,) hindurch zu drängen.

Eu. Hochwürden gehören, in aller Absicht, unter die wenigen Gelehrten, welche ihren Ruhm nicht überleben. Der innere Ruhm Ihrer gelehrten Arbeiten hat sich noch immer unverändert erhalten. Auch die äußere Ehre, deren Sie unser, in seinem Geschmacke so delikate Monarch würdiget, ist glänzend. Am kostbarsten aber ist wohl die Gnade, welche Gott Ihnen wiederfahren läßt, da er Sie zum Beweise der Wahrheit aufstellt, daß es denen, die ihm rechtschaffen dienen, auch in einem langen Leben auf Erden wohlgehen solle. Auch für mich sind Sie ein Muster, nach meinen wenigen Kräften der Welt redlich zu dienen, u. unter gleichen Bedingungen eine gleiche Wohlthat von der Gnade unsers gemeinschaftlichen Gottes und Vaters zu hoffen. Gesegnet sey diese Periode Ihres Lebens für Sie selbst, u. für alle, denen Gott durch Sie wohlthut!

Ich habe die Ehre u. das Vergnügen gehabt, Ihre Jubelpredigt zu übersetzen; nur nicht das Glück, sie der Würde ihres Originals vollkommen gemäß zu übersetzen. Es ist vielleicht meine letzte in dieser Art von Arbeiten. Möchte sie doch auch in meiner Muttersprache ein Beytrag zu Gottes Verherrlichung, u. zu Ihrem verdientesten Ruhme, seyn, so wie ich, durch ihre

so

sowohl als verschiedener Ihrer andern Schriften gelieferte Übersetzung, dem Publicum zu zeigen, wie sehr ich es an dem Nutzen Ihrer theologischen u. philosophischen Arbeiten Theil nehmen zu lassen wünschte, mir zur Pflicht u. zum Vergnügen gemacht habe. Möchte ich doch noch das Glück erleben, dereinst das Eloge entweder des würdigen beständigen Sekretärs der berlin. Akad. d. Wissensch. auf ihren königlichen Protector, oder von diesem auf jenen, lesen zu können!

Erfahren Sie indessen, mein Verehrungswürdigster! das Glück, welches Ihnen jeder Rechtschaffene an dem bevorstehenden Freuden- u. Ehrentage, ~~wünschen~~ laut oder in der Stille, wünschen u. von Gott erbitten wird, in dem reichsten Maße; u. erhalten Sie auch mir das Glück Ihrer fernern Gewogenheit u. Freundschaft, wofern Sie mich dessen nicht für ganz unwürdig erkennen.

Senectus Tua sit velut Juventus Tua! Deut. XXXIII, 25.

Dürfte ich mir noch eine Gewogenheit von Ihnen erbitten, so wäre es die, mich mit einem Exemplar der gedruckten Schriften, welche etwa bey dieser Gelegenheit Ihnen gewidmet werden dürften, zu erfreuen.

Ich habe die Ehre, mit der unwandelbarsten Hochachtung u. Verehrung zu seyn,

Ew. Hochwürden,

ganz ergebenster u. verpflichtetster Diener,

D. Krünitz.

v. H.
d. 10 Apr. 1781.

51.

N. S. Sollten Ew. Hochwohlg. von Dero einzeln (außer den Beyträgen
in den gesellschaftl. Abhandlungen) herausgegebenen Schriften, noch ein u. ander
Exemplar vorräthig haben: so beglücken Sie Ihren Verehrer damit. Es könnte
unmaßgeblich bey Rückkunft Ihrer Berlin. Gäste, mit Bequemlichkeit geschehen; denn ich würde
unfehlbar von vielen Dero Schriften, die hier gar nicht zu haben sind, zum Behuf einiger Artikel
in meiner Encyclop. Gebrauch machen können, zumal da Kupfer dabei befindlich sind. Vergeben
Sie, großmüthigster Gönner! mir die hierunter genommene Freyheit.

Berlin. 1776.

J. G. Krünitz

Dr. Pesselt.

Krünitz an Fr. v. Klencke. Berlin, 13. Nov. 1791.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Hochwohlgeborne,

Insonders hochzuverehrende Frau.

Sogleich nach der ersten Ankunft Ihrer sel. Frau Mutter in Berlin, hatte ich das Vergnügen, dieselbe näher kennen u. schätzen zu lernen, u. sie mit Häusern bekannt zu machen, wo sie eine würdige Aufnahme u. zum Theil Unterstützung genoß, wie ich denn auch oft die Freude hatte, Sie nebst Ihnen bey mir zu sehen u. zu bewirthen. Sie bewohnte damahls ein elendes Logis an der Rechbahn, 4 Treppen hoch, unter dem Dache; ich verschaffte ihr ein anständigeres bey einem Freunde vor dem Spandauer Thore. Bey dieser Gelegenheit ihrer öftern u. nähern Bekanntschaft sammelte ich die Früchte ihres Geistes, welche sich sehr veredelten, nachdem ich ihr Bücher, die zur Kritik der Dichtkunst, zu den Alterthümern u. zur Mythologie gehörten, zu lesen gegeben hatte. Ich habe wohl tausend Gedichte von ihr gelesen, worunter sich aber die so genannten Impromptus, die sie bey frohem Mahle aus dem Regereife machte, u. die Endreimgedichte, vor vielen Gedichten, wozu sie Zeit gehabt oder sich genommen hatte, vorzüglich auszeichnen.

Wann sie zuweilen Sonntags Mittags bey mir speisete, u. sie vorher
in Spaldings Predigt gewesen war, erzählte sie mir vorher den gan-
zen Inhalt seiner Predigt in den schönsten Versen, die ich sogleich aufschrieb.
War sie nicht bey mir, so traf ich sie doch an gewissen Tagen unfehlbar
bey ihrem u. meinem Freunde, dem damahligen Hofmeister in dem
von Horstschen Hause, jetzigen Prof. Eberhard in Halle, u. bey dieser
Gelegenheit geschahen neue reiche Aernden. Sie müssen unter ihren
Papieren, Schreiben von einer gewissen Schneider, u. einer Phillis ge-
funden haben, aber vielleicht nicht die Antworten Ihrer Frau Mutter.
Da ich diese zwey gelehrte Frauenzimmer ebenfalls persönlich kannte, so
hatte ich Gelegenheit, zu dieser Correspondenz zu gelangen. Eine ihrer
schönsten Arbeiten, ist die Beschreibung ihrer Unterredung mit Friedrich
dem Einzigen u. v. Anhalt, in Sanssouci, die sie, als sie mich sogleich
nach ihrer Ankunft aus Potsdam besuchte, auf mein sie zu diesem
Geschäfte poetisch einladenden Blatte verfertigte. Ausser diesen schriftli-
chen Aufsätzen, die bey mir u. anderswo verfertigt sind, u. wovon
sie selbst nie Copie nahm, habe ich eine Anzahl der sowohl unter
ihrem

ihrem, als in fremden Nahmen verfertigten Gedichten gesammelt,
um dieselben dereinst heraus zu geben; ich wollte aber abwarten, ob
etwa ein Fremder dergleichen zweyte Sammlung wagen würde, um als-
dann mit der meinigen als Nachlese zu erscheinen. Jetzt gewinnt die
Sache eine andere Gestalt. Da Sie, als eine würdige Tochter dieses Ge-
schäft ankündigen, so müßte ich befürchten, die Manen meiner Freundin
zu beunruhigen, u. Ihnen einen moralischen Theil des Erbgutes zu erwar-
ben, wenn ich Ihnen sowohl als dem Publicum den Genuß dieser zum Theil
verborgenen Schätze vorenthielte. Ich bin Ihnen dieses auch besonders aus
dem Grunde schuldig, weil Sie mich ehemahls, welches Sie vielleicht nicht
mehr wissen werden, des Zutrauens würdigten, u., als Sie im Kellstab-
ischen Hause wohnten, mir in Gegenwart der Fr. Mutter, Ihr damahls
noch unter Händen habendes schönes Drama, der ehrliche Schweizer, vor-
lasen, u. sich meine Gedanken dabey erbaten. Da ich, meiner Gesundheits-
Umstände wegen nicht ausgehen kann, so erbitte meiner Frau u. mir
die Ehre Ihres Besuches, zu einer Ihnen selbst beliebigen Zeit, um
Ihnen wegen Ihrer vorhabenden Arbeit einige Gedanken zu eröffnen,
die Ihnen nicht mißfällig seyn werden.

Die vorhabende Ausgabe der 2ten Sammlung könnte unter andern auch mit einem niedlichen Kupferstiche oder Holzschnitte verziert werden. In der von Ihnen angekündigten Lebensbeschreibung nähmlich, ist das vom Domherrn von Spiegel Ihrer Frau Mutter verehrte allegorische Petschaft ein wichtiger Umstand. Ich gab ihr meine geschriebene Sammlung Ihrer Gedichte, um dieses Petschaft mit den 3 verschiedenen Seiten darin abzudrucken; sie that es, u. schrieb dabey:

d. 1 Oct. 1766.

Du drückst dir das Siegel ab,
Das mir ein großer Mann geschenket,
Und von dem Geiste, den mir Gott im Himmel gab,
Wer in mir lebt u. in mir denket
Ist jedes Lied die Abcopie.
Du kleiner Geizhals sammelst sie
Mit größerm Eifer als die Prinzen
Zu Cäsars Zeit geschlagne Münzen.

Ausser diesem sind noch 2 Gedichte, die sie bey dieser Gelegenheit an u. auf den Hrn. Domherrn gemacht hat. Die 3 Seiten des Petschaftes, deren eine das Bildniß mit der Umschrift Sappho, die 2te den Nahmenszug A L D, u. die 3te die Leyer mit einem Lorbeerkranze als Wappen, vorstellt, könnten unmaßgeblich gestochen oder geschnitten werden.

Ich habe die Ehre zu seyn,

Ihr

ergebenster Diener,
Krünitz.

v. H.
d. 13 Nov. 91.

Wäre es Ihnen gefällig, mir morgen oder übermorgen nachmittag die Ehre Ihres Besuches zu gönnen, so ersuche, mir vorher eine kleine Anzeige davon gefälligst zu thun; nur diesen Mittwoch würde es verbitten, weil ich alsdann bey dem Hrn. Präsid. von der Hagen engagirt bin.

Crünitz,

an Frau von Klenck.

1792.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Werthgeschätzte Freundin,

Die mir unterm heutigen dato durch Ihrer
lieben gutmüthigen Tochter überbrachten Zu-
schrift nebst inliegender Medaille, habe nicht
ohne sichtbare Rührung von Seiten Ihres ~~mir~~
so edeln Charakters, und Ihrer unverdienten
Güte gegen mich erhalten. Der erste Augen-
blick, indem ich es bekam, machte mich unfä-
hig das mindeste zu sagen, und Ihre liebe
Minna wird gewiß gemerkt haben, daß
mein Staunen groß war. Es giebt fälle,
wo bei der ersten Ueberraschung man nicht
vermögend sich auszudrücken, der Fall
war hier, nun aber da ich wieder Luft
bekomme, ermangle ich nicht liebste Freundin
Ihnen den ergebensten schuldigsten
Dank für das angenehme Geschenk zu
sagen so Sie mir abermal gemacht haben.
Die Zuschrift ist schön, Sie vergleichen darin
gar meinen lieben Mann mit dem gutmüthi-
gen frommen u. erhabenen Theodor, er ist nicht
so stolz sich dieses Compliment ganz zuzu-
eignen, er fühlt sehr wohl wie weniger die
Vergleichung verdient, die Sie aus Her-
zens güte mit dem Fürsten ~~anstell~~

mögend bin Ihnen Dank genug zu sagen.
Nichts als Ihre mir so schätzbare Gewo-
genheit, um deren Fortsetzung ich erge-
benst bitte, und in Ansehung über dieses er-
suche Sie recht sehr, beikommendes kleine
Mittelfläschchen gütigst zur Stärkung
Ihrer geschwächten Gesundheit von mir
anzunehmen. Es wird Ihnen des Vor-
mittags insonderheit, wenn Sie solches ein-
mal des Tags genießen sehr gut bekom-
men, es ist für schwache Magen sehr gut.
Mein lieber Mann dankt gleichfalls
ergebenst und empfiehlt sich
Ihnen aufs Beste, ich aber habe noch nach-
mals abgelegten ergebensten Dank
für die Medaille so wohl als für das
vorher wohlbewußte Geschenk, die
Ehre zu leben mich zu nennen

Hochgeschätzter Freund

Dero

d. 17 Jul
1792.

aufrichtigergebene
Freundin und Dienerin
Bräunich

Der Frau v. Klenke
Hochwohlgebornen,